autrement

Gaëlle Josse

Nos vies désaccordées

Extrait de la publication

autrement

Littératures - Roman

«Avec Sophie, j'ai tout reçu, et tout perdu. Je me suis cru invincible. Je nous ai crus invincibles. Jamais je n'ai été aussi désarmé qu'aujourd'hui, ni plus serein peut-être.»

François Vallier, jeune pianiste célèbre, découvre un jour que Sophie, qu'il a aimée passionnément puis abandonnée dans des circonstances dramatiques, est internée depuis plusieurs années. Il quitte tout pour la retrouver.

Confronté à un univers inconnu, il va devoir se dépouiller de son personnage, se regarder en face. Dans ce temps suspendu, il va revivre son histoire avec Sophie, une artiste fragile et imprévisible, jusqu'au basculement.

La musique de nos vies parfois nous échappe. Comment la retrouver ?

Gaëlle Josse travaille à Paris et vit en région parisienne. Elle est l'auteure d'un premier roman, *Les heures silencieuses* (Autrement, 2011), une révélation littéraire, un coup de cœur des lecteurs et de la presse.

Conception graphique : Studio Autrement, Kamy Paldel.

Extrait de la publication

Nos vies désaccordées

Extrait de la publication

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

© Éditions Autrement, Paris, 2012.

www.autrement.com

GAËLLE JOSSE

Nos vies désaccordées

Éditions Autrement **Littératures**

Extrait de la publication

Tu ne fais pas plus de cas des délices éternelles ?
Cette malheureuse, épuisée et affligée,
qui gît sans force sur tes genoux,
serait donc tout pour toi ?
Rien d'autre ne te paraît sublime ?

Brünnhilde dans *La Walkyrie*, Richard Wagner

C'est un point de rouille
l'érosion de la certitude
et l'évidence qu'il faudra laisser la peau
aux mouvements inconnus.

Le silence en soi un galet, Valérie Schlée

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

À l'heure dite, je suis venu chercher les clés. Je n'avais pas changé d'avis, c'était l'essentiel, mais en laissant derrière moi cette agence immobilière assoupie dans son décor de publicités champêtres, j'ai dû m'arrêter quelques instants. Vertige.

Devant mes yeux, les passants, les terrasses des cafés et les affiches des cinémas se sont rejoints en une valse lente, et le mouvement s'est accéléré. Je me suis assis à la table la plus proche. La valse a ralenti.

Je dois dire que depuis quelques mois, ma vie ressemble à un manège dont les nacelles, figées entre ciel et terre, auraient perdu tout espoir d'en redescendre un jour.

Il est vrai que de Carnegie Hall à Paris, et de Paris à cette bergerie perdue des Pyrénées, tout est allé vite. Pas

Extrait de la publication

assez à mon goût, mais le fait est là : me voici arrivé à un embranchement imprévu.

Imprévu ? Allons, pas totalement, soyons honnêtes. Il serait d'ailleurs temps de repenser un peu à ce qui m'arrive. D'autant que maintenant les choses ne font que commencer.

Depuis que Bogovski, mon agent, a lancé un site Internet à ma gloire, je reçois chaque jour une quantité impressionnante de messages. Je ne vais certes pas m'en plaindre. Le contact avec le public, c'est important, et je suis comme tout le monde, sensible aux témoignages d'admiration et de sympathie. J'en suis même étonné, et toujours ému. Sait-on réellement ce que l'on donne ? Mais il faut répondre et je me montre là très maladroit.

J'ai du mal à trouver la juste distance entre la réponse polie, convenue, décevante pour celui qui a pris la peine de m'écrire, qui a peut-être longtemps hésité à le faire, et celle qui m'entraînerait à confier à un ou une inconnue des propos trop personnels qui ne lui sont pas réellement destinés, simplement parce que le message reçu me tend son miroir.

En fin de compte, cet exercice ne m'amuse pas beau-

Extrait de la publication

coup. C'est ainsi. Tout ce que j'ai à dire se trouve dans mes enregistrements.

C'était il y a deux mois, trois mois, ou davantage, je ne sais plus. J'ai reçu ce message :

> « Bonsoir Monsieur Vallier,
> Je visite souvent votre site et je me permets aujourd'hui de venir vous y témoigner ma reconnaissance. Grâce à vous, la musique fait partie de ma vie et je tenais à vous le dire. J'espère avoir la chance de vous entendre un jour en concert.
> Bien sincèrement,
> Philippe Margeret »

Jusque-là, rien que de très classique. La bombe a explosé un peu plus loin.

> « P.-S. : La façon dont j'ai découvert vos enregistrements vous surprendra peut-être : je suis infirmier psychiatrique à Valmezan dans les Hautes-Pyrénées et l'une de nos jeunes patientes écoute vos CD à longueur de journée, ceux de Schumann en particulier, et j'ai eu envie de les acheter. »

Le moins que l'on puisse dire, c'est que j'ai effectivement été surpris. Abasourdi, tétanisé, devrais-je dire.

Trois ans que j'attendais cette information. Que je l'espérais, ou la redoutais. Comment savoir, maintenant ? Pendant un temps infini, j'ai fixé l'ordinateur et le texte affiché à l'écran, sans bouger. Puis j'ai répondu quelques lignes banales, « très touché merci… », et j'ai supprimé le message. Retour à la page d'accueil, quitter, fermer la session, éteindre. Transpercé, la gorge sèche, j'ai continué à scruter l'écran noir.

Sophie.

Sophie était donc chez les dingues, dans un lieu dont j'ignorais jusqu'à l'existence, et c'était là-bas que je devais aller la chercher. Orphée avait retrouvé et perdu son Eurydice, mais un homme averti en vaut deux, paraît-il. L'occasion m'était offerte de vérifier la justesse de cette affirmation et, arrivé aux Enfers, il resterait à éviter l'erreur fatale. En tout cas, c'était bien mon intention.

Je revenais d'une longue tournée aux États-Unis : Boston, Philadelphie, Cleveland, Chicago, et New York, Carnegie Hall, pour terminer. Épuisé et euphorique. Encore hébété par un décalage horaire mal résorbé, il me sembla qu'à l'instant même, la brume qui m'enveloppait de béatitude flottante se

Extrait de la publication

déchirait, me projetant sans ménagement dans un réel corrosif.

La nuit était descendue en assombrissant la pièce sans que je m'en aperçoive. Cristina est arrivée, dans son habituel ferraillement de bracelets, de bagues et de colliers. Elle a sursauté en découvrant ma présence immobile dans le noir, puis elle a allumé, et les choses ont retrouvé leurs contours familiers, comme au sortir d'un mauvais rêve. Non, je ne tenais pas à dîner dehors.

Elle a levé un sourcil, puis m'a regardé avec affolement en m'entendant laisser un message sur le répondeur de Bogovski pour annuler le concert du surlendemain salle Pleyel, pourtant attendu comme une céleste apparition par quelques milliers de mélomanes distingués. J'exagère un peu, je sais, mais quand même : billetterie dévalisée dès les premières heures, programme exigeant, interviews multiples, critiques musicaux aux aguets, affiches sur les colonnes Morris. Le genre de soirée où il vaut mieux être en forme.

Je me suis enfermé dans un silence compact, infranchissable, assommé par la déflagration qui venait de se produire. La nuit fut brève, confuse, assiégée par trop d'images. J'ai pris la route avant le jour.

Extrait de la publication

Neuf cents kilomètres depuis la rue de la Jussienne. Un raid ponctué par les panneaux kilométriques, le prix des carburants, l'état du trafic autoroutier sur 107.7, les tasses blanches sur leur fond bleu et les couverts posés en croix comme les deux tibias sur le drapeau des pirates. Les cahutes de péage, « bonjour merci bonne route », ne pas faire tomber le reçu. Des éoliennes, comme des mâts sans voiles dressés au milieu des champs, des villages assis dans leurs ocres. Du café brûlé amer et des sandwiches triangulaires sous leur emballage plastique, les miroirs des toilettes où j'évite mon reflet. Eau fraîche sur le visage. Dormir un quart d'heure. Repartir. Les chevaux alezans dans les prés verts, les vaches désœuvrées le long des haies, les balles de paille comme des bouchons géants posés sur les chaumes, les arbres solitaires, bras ouverts sous le soleil. Le claquement sec des moustiques qui s'écrasent sur le pare-brise et s'étalent en longues coulées blanchâtres. Les faces rondes et étoilées des tournesols par milliers. Tout, tout ensemble réel et lointain, embrassé du regard et sitôt oublié.

Ignorer les messages de Cristina qui se sédimentent sur mon téléphone portable. Cristina. Cristina Bressani.

Extrait de la publication

Il faudra bientôt solder trois années de lâcheté. Plus tard. Comme la plupart des hommes, je suis monotâche. Séquentiel. Binaire.

Je ne savais pas ce qui m'attendait à Valmezan. En général, trois années d'hôpital psychiatrique n'arrangent personne. Mais la question n'était pas là. J'allais revoir Sophie, et en quelques instants, mon univers s'était resserré sur cette unique perspective.

Sophie. Valmezan. Asile.

Asile. Sophie. Schumann. Et merde.

Le lit ouvert, la fenêtre ouverte. Elle, endormie.

La vie légère comme une hirondelle, parfois.

Il descend en évitant une marche qui grince, s'assied, étend les mains sur le clavier, un allegro vivace dans la tête. Attend. Le silence est déjà plein.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

II

Je suis arrivé à Valmezan vers sept heures du soir. La belle heure en été. Le temps d'hésiter entre l'hôtel des Pyrénées et celui de la Gare, de tester un système de douche préhistorique, d'exiler sur une chaise un couvre-pieds en polyester fleuri, et je suis allé marcher. Au-dessus de moi, les montagnes dans leur violence immobile, écrasantes et acérées. J'étais noué. Dos, jambes, épaules et nuque raides, la trace du volant incrustée dans les paumes.

Je haïssais la campagne, et cette longue traversée autoroutière avait eu tout le temps de me le rappeler. La vraie campagne, j'entends, pas celle que tout le monde aime, la Toscane ou le Luberon, entre piscines, chianti, cigales et huile d'olive. Je parle de la campagne sinistre d'octobre à mai, plate et nue, ombreuse et détrempée,

là où les arbres déplient leurs capillaires sur des ciels blancs, de la campagne grise avec ses vaches boueuses et ses bâtiments d'élevage, de ces lieux où l'on attend le printemps comme une délivrance, et un miracle dont on doute, chaque année, du retour.

Je me suis souvenu de cet accablement qui me saisissait, enfant, au retour de l'école, sitôt descendu du car scolaire s'arrêtant à une énigmatique Croisée des Chemins et m'y reprenant chaque matin, dans le vent et la pluie. C'est ainsi, entre les interstices des souvenirs, que se faufilent quantités d'images désordonnées, échappées de la mémoire, comme un arrière-plan incertain qui s'éclaire peu à peu et dont on préférerait parfois qu'il reste dans l'ombre.

Pourtant, en y songeant, peut-être devrais-je rendre justice à ces temps-là, car mon ardeur et ma détermination à maîtriser le clavier se mesurent certainement à cette hâte, très tôt éprouvée, de fuir ce village sans grâce où j'ai grandi.

Aujourd'hui encore, je réalise combien ces terres ingrates me sont pénibles à traverser. Ce sont des terres où pendant des siècles les hommes se sont pendus de désespoir dans des granges sombres comme des ventres,

Extrait de la publication

et où les femmes, vaincues par l'épuisement, les grossesses sans fin et l'absence d'amour, ont un jour préféré le creux d'un puits ou d'un étang.

Du jour où j'ai pu vivre ailleurs, j'ai choisi des lieux où la vie ne s'arrête jamais, rassuré par la disponibilité, l'abondance des êtres et des choses, par l'illusion des innombrables possibles à portée de main, et par l'irremplaçable liberté de l'anonymat.

La gérante de l'hôtel m'avait conseillé de ne pas tarder si je voulais dîner. « C'est lundi, vous savez. Il y a moins de facilités qu'en semaine. » J'appris donc qu'ici, le lundi n'était pas un jour de la semaine.

J'avisai une crêperie-pizzeria-salades-café-wi-fi, La Tosca. Une référence lyrique un peu incongrue dans ce décor montagnard, mais pourquoi pas. *Tosca*, c'est aussi la tristesse, en russe. Un des rares mots que je connaisse dans cette langue que je me suis promis d'apprendre un jour. On retient parfois des choses étranges.

La pizza quattro stagione s'était montrée à la hauteur de toutes les quattro stagione du monde occidental. J'avais posé mon ordinateur portable sur la nappe en papier et commencé mes recherches. Le plan de la ville

Extrait de la publication

et l'emplacement de la clinique psychiatrique, l'adresse et la localisation de Philippe Margeret. Il ne pouvait pas deviner quelle surprise l'attendait. Et pour moi, ce serait quitte ou double. Je tenais mon cheval de Troie, pas question de le laisser s'échapper. Surtout, ne pas l'affoler.

Il habitait un pavillon à la sortie du bourg, et une Cécile vivait à la même adresse. J'avais commandé un cognac pour tenter de dissoudre la pizza et cherché à décourager les tentatives de conversation de la serveuse, sanglée dans un jean délavé, queue-de-cheval agitée posée haut sur le crâne. Non, je ne suis pas d'ici. Oui, de passage. Non, je ne sais pas encore pour combien de temps. Oui, de Paris, on ne peut rien vous cacher. Oui, à bientôt certainement.

Mieux valait ne pas trop réfléchir, ne pas laisser l'angoisse s'installer et me fixer à cette table comme un scarabée épinglé sur une planche. Je suis remonté en voiture et j'ai poursuivi mon repérage jusqu'à la clinique. Malgré la fatigue, j'espérais qu'elle serait encore loin d'ici, que je me perdrais sur des routes qu'aucune carte ne mentionne, et que la nuit tomberait en me contraignant à cesser mes recherches. Il n'en fut rien.

Du même auteur

Les heures silencieuses, Autrement, 2011

Achevé d'imprimer en décembre 2011 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.
Fax : 01 44 73 00 12.
ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-3290-2.
Dépôt légal : mars 2012.

Extrait de la publication